

Hamidou Diallo

CE QUI TIENT

“Contemple ses roses Ó toi le béni”

Ce qui tient

Hamidou Diallo

Ce qui tient

Poèmes

Plume de dix-sept

Ce qui tient

Poèmes

© Hamidou Diallo, 2026

Tous droits réservés.

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit — électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre — sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur, sauf dans les cas prévus par la loi.

Toute reproduction intégrale ou partielle, toute adaptation ou traduction non autorisée constitue une violation des droits d'auteur et est passible de poursuites conformément aux dispositions en vigueur.

Édition indépendante

Publié en 2026

ISBN : à compléter

L'auteur affirme son droit moral sur cette œuvre. Les opinions exprimées dans cet ouvrage n'engagent que leur auteur.

Paroles de l'auteur

Aux lecteurs...

Ô toi, es-tu ce pas qui sillonne la glaise,
Ou l'onde en pèlerinage aux lisières des mers,
Es-tu le Beau total, le Très-Saint qui apaise,
Ou l'aile en double arc scellant l'aube des airs ?

Ô toi, serais-tu l'auge aux réserves sans trêve,
Le maître des saisons tenant l'heure et l'instant,
Es-tu le souffle errant que n'épuise aucun rêve,
Ou l'oxygène discret dilatant les vivants ?

Es-tu le prix faussé d'un bonheur trop fragile ?
Es-tu belle-mère d'ombre, ou père en clair exil ?
Puis-je te dire frère, ô douceur qui m'habille ?

Es-tu la braise sourde au nerf prêt à flamber,
Ou le Nom si limpide au secret de mes prières ?
Qui donc es-tu, lecteur — ami, ou bien mon frère ?

PRÉFACE

Ce livre ne cherche ni l'éclat ni la facilité. Il avance à pas comptés, comme on marche dans un lieu que l'on respecte. Ce qui tient n'est pas un recueil de confidences offertes à la hâte : c'est une tentative de maintien. Maintien de la parole quand tout vacille. Maintien du regard face au poids des jours. Maintien de l'homme dans l'ordre fragile qui le précède et le dépasse.

Ici, la poésie ne fuit pas le réel : elle s'y adosse. Elle nomme la pierre, la main, la lampe, le travail, la nuit, la perte, la foi, non pour les embellir, mais pour les tenir droits. Chaque poème cherche une justesse, une mesure — comme si le vers devait répondre à la loi même du monde : rien de trop, rien de lâché.

Ce recueil est né d'un âge jeune, mais il ne parle pas avec légèreté. Il porte déjà le poids du deuil, de l'effort, de la solitude, et cette exigence intérieure qui force l'âme à se tenir droite. On y entend une voix qui interroge sans effronterie, la douleur sans complaisance, la beauté sans illusion. Une voix qui apprend que vivre, ce n'est pas s'exalter, mais durer — dans la rigueur, dans la patience, dans l'attention.

Ô lecteur, tu n'es pas ici un spectateur. Tu es appelé. Appelé à ralentir, à lire sans bruit, à accepter que certains poèmes ne consolent pas mais posent. À reconnaître peut-être, pose ta main dans cette langue sobre et ferme, quelque chose de ton propre combat : ce qui, en toi aussi, tient encore.

Si ces pages te paraissent austères, c'est qu'elles refusent le mensonge. Si elles te semblent silencieuses, c'est qu'elles savent que tout ne crie pas. Mais si tu y demeures, tu verras que sous cette retenue circule une ferveur profonde : celle d'un cœur qui apprend à ne pas céder.

Que ce livre ne te prenne pas par la main.
Qu'il marche à côté de toi.
Et que, refermé, il te laisse un peu plus droit.

Ce qui tient

Voici venir la voix qui cherche un sol plus sûr,
Le poids calme des mots soutient l'ombre et la flamme,
Un pas se forme en moi, vers le centre de l'âme,
Et le jour se relève au bord précis d'azur.

Le chagrin, sous la peau, garde un éclat trop dur,
Le temps compte ses coups, dépouillé de tout drame,
Le silence est présent comme un noyau de trame,
Et l'espoir, sobre et droit, traverse encor l'obscur.

Je viens avec la nuit, la veille et la fatigue,
Avec l'ardeur du cœur, son calme et son vertige,
Avec le poids humain qu'aucun souffle n'efface.

Lecteur, tiens-toi près de ce qui tient en nous,
Car le vers est un lieu où le réel s'enlace,
Et la parole ici demeurera debout.

II. LOUANGE, LOI ET ORDRE

Appel

loue ô toi

Loue ô Toi, Maître unique, sans partage ni pair,
Dont l'ordre se maintient sans rupture ni faille.
Les jours suivent la nuit selon un compte clair,
Les astres sont fixés dans une juste taille.
Rien n'est laissé au hasard ni hors décision,
Tout procède d'un poids, d'un nombre, d'une loi.

Loue ô Toi qui établis la terre sous les pas,
La pierre et le limon selon leur résistance.
Les corps sont façonnés sans excès ni faux pas,
Chaque souffle est donné selon une mesure.
La faim vient en son temps, la soif suit son appel,
Le repos est prescrit après l'effort complet.

Loue ô Toi qui connais le secret des poitrines,
Les pensées sans paroles et les choix retenus.
Nul geste n'est perdu, nul acte ne décline,
Tout est compté, inscrit, vu, jamais méconnu.
La faute a son poids juste, le bien sa valeur,
La balance est tenue sans erreur ni retard.

Loue ô Toi qui ouvres l'aube et fermes le soir,
Sans voix et sans tumulte, avec autorité.
La lumière avance selon un tracé droit,
L'ombre suit son retrait avec exactitude.
Le temps ne se déchire ni ne se confond,
Il passe comme il doit, soumis à Ton décret.

Loue ô Toi qui appelles l'homme à se tenir droit,
À parler avec juste, à agir sans détour.
La règle est exposée sans trouble ni surcroît,
Le chemin est posé pour qui veut le parcourir.
Nul n'est chargé au-delà de ce qu'il peut porter,
La charge est ajustée à la force donnée.

Loue ô Toi enfin, Seigneur de la fin et du seuil,
Quand les comptes seront posés sans ajout.
Les voix seront muettes, les corps face au réel,
Chacun verra son fait dans sa forme exacte.
Alors sera connu ce qui fut respecté,
Et loué sera Ton Nom, ferme et sans égal.

Darou

Darou, je me souviens de tes vents en prière,
De ton sol consacré sous les pas retenus,
De tes secrets profonds murmurés à la pierre,
Qui criaient vers mes faims d'un appel soutenu.

Je me souviens de l'aube aux lumières paisibles,
Des toits calmes, du froid vacillant dans la nuit,
De la lune attentive aux silences sensibles,
Où l'âme se repose avant l'heure qui fuit.

Darou, royaume grave où la puissance veille,
Lieu de naissance ardente et de couleurs lourdes,
Berceau d'un temps noué sous le ciel qui s'éveille.

Je me souviens du bleu, du soleil rouge et sourd,
Des soirs en mouvement, des mots et de leur poids :
Du silence habité, des pleurs, et de la foi.

III. DÉsir, VEILLE ET INTÉRIORITÉ

Si seulement

Si je pouvais n'être qu'un battement d'espace,
Oiseau sans fer ni faute au seuil du premier jour,
Glissant l'aube au glacier, la plainte au fond des traces,
Libre au point de dissoudre le remords et l'armure.

Si je pouvais passer, vent nu dans la lumière,
Franchir les murs d'azur sans mémoire ni poids,
Être rien sur la page où la flamme première
Donne aux mots infinis la rigueur de sa loi.

Si je pouvais devenir ce regard qui délivre,
L'œil bref dont un éclat défait tous les pièges,
Ou l'âme en grand cortège d'oiseaux rauques et ivres.

Mais je suis encens lent du matin qui s'allège,
Teinte où le soir consent à sombrer sans effroi :
Désir demeuré forme, et forme encore en voie.

Lampe

Lampe, j'ai bu ta flamme au seuil de la matière ;
Tu veilles sur mon songe et tiens droit mon regard.
Douce comme la voix des femmes sans mystère,
Tu lies le cimetière au combat des regards.

Clarté du soir tombant des constellations blanches,
Lait lent des astres purs contre l'ombre en retrait,
Tu dresses ton fil clair là où la nuit se penche,
Fugitive et fluide, ardente sans regret.

Par toi, le monde tient dans un pas sans détour,
Voyage immobile aux routes invisibles ;
Tu fais d'un lieu banal un centre de séjour.

Lampe juste et humaine, présence intelligible,
Contre le noir levier, fragile mais durable :
Voir devient résistance, et l'ombre est habitable.

Inverse

Sur ma vie endeuillée, sur mes lyres trop pâlies,
Sur mes pensées, mes plans, mes projets, mes réveils,
Sur mon savoir, mes vers aux ferveurs embellies,
Sur ma bohème fendue à coups sourds de sommeil.

De tout ce qui chérit mon art et vit ma prose,
De ce qui boit le printemps aux lunules des champs,
De ceux qui aiment Ronsard et la blessure rose,
Conscience en clair éveil de ce qui naît des clans.

Pareils à des fourmis, peuvent-ils me frapper ?
Savent-ils — oui, savent-ils — que tout reste voilé ?
Que dirai-je au pardon s'il vient me rattraper ?

C'est la chanson d'autrui, c'est la chanson mûrie,
C'est la chanson d'amour, c'est la chanson très pure ;
La chanson se fait laide aux voiles de la vie.

Réveil toi mon âme

Réveille-toi, mon âme, au ciel lourd et fermé.
La chair sent le matin contre l'air qui résiste ;
Le souffle entre à regret, la poitrine persiste,
Le front perçoit un froid lentement imprimé.

Le cœur frappe en mesure, exact, jamais pressé.
La bouche garde un goût de sel, d'ombre, de veille ;
La langue, contre les dents, durement s'émerveille,
Le corps tient droit, tendu, sans être redressé.

Les yeux ouverts reçoivent un jour sans éclat.
La lumière atteint l'os, franche, sans indulgence ;
La nuque ploie un peu sous l'effort du silence,
Les mains savent le poids du temps dans chaque pas.

Rien ne parle ici bas, tout insiste et demeure.
Un battement suffit pour soutenir l'instant ;
L'âme sent, sans détour, l'appel montant, constant,
Et tient, dans cet effort, la rigueur de l'heure.

Je ne sens plus le jour

Je ne sens plus le jour : tel un mort je parais,
Mon cœur se voile entier sous un poids de fatigue,
La lassitude, hélas, sans grâce ni réplique,
Frappe, et je ne vois plus mon âme que tremblée.

Ils appellent mes sens à l'ivresse assemblée,
Mon cœur cède à la fête, infidèle et prodigue,
Asservissant l'esprit qu'un vertige irrigue,
Puis tout s'abîme au fond d'une nuit disloquée.

Quel être est-ce que je fuis, nu jusqu'à la pensée,
Quand mes songes s'en vont, vers le gîte, affaissés,
Lourds comme un ouragan montrant toute sa face ?

Qui donc m'a consolé de paroles de nuit,
Quand la mort les endort ? Adieu, chers amis !
Ainsi meurt mon désespoir, en prenant leur place.

Tiens ma main ô mon amie

Tiens ma main, ô mon amie, serre ma main,
La pluie bat le pavé, le soir ferme le jour ;
Les pas lents dans la rue prolongent leur séjour,
Le froid gagne la chair, demeure dans la main.

La lampe éclaire à peine un visage humain,
Le silence s'étend, immobile, sans jour ;
Les heures sans clameur s'alignent au retour,
La fatigue du cœur pèse dans chaque main.

Le banc reste mouillé sous le ciel incertain,
Un train gronde au lointain, prisonnier de son jour ;
Les lettres sans réponse attendent leur détour,
Tiens ma main, ô mon amie, jusqu'à demain.

IV. LA DOULEUR QUI DEMEURE

L'âme pleure

L'âme pleure en demeure, au cœur des jours usés,
Le pas lent, le regard fixé sur la poussière ;
Le corps porte le poids d'une peine sévère,
Les mains gardent le froid des soirs mal apaisés.

La chambre est sans éclat, la lampe reste basse,
Le pain rompu nourrit un espoir insuffisant ;
La voix tombe, sans force, au sol obéissant,
Le temps compte les heures et referme l'espace.

Un nom revient la nuit, écrit sur des papiers,
L'encre a séché longtemps, la date est solitaire ;
Le souffle est court, le cœur demeure volontaire,
Mais l'aube tarde encore à rompre les sommiers.

Ainsi va la complainte, exacte et sans détour,
Elle dit la fatigue et l'attente tenace ;
Rien n'y promet l'oubli ni l'effacement des traces,
L'âme pleure, et se tient droite au reste du jour.

Les yeux mouillés de sang

Les yeux mouillés de sang regardent sans trembler,
Le jour tombe, précis, sous le poids sourd du temps ;
La plaie reste visible et brûle lentement,
Le souffle est régulier malgré le goût du sang.

La chair garde la trace et refuse d'oublier,
Le pas reste mesuré sur la pierre du temps ;
Les yeux mouillés de sang regardent sans trembler,
Le jour tombe, précis, sous le poids sourd du temps.

La douleur a son lieu, son heure et son contour,
Le sang coule et s'arrête au bord ferme des dents ;
Le silence se fixe, austère et sans détour,
Le regard reste droit face au poids lourd du sang.

Les yeux mouillés de sang regardent sans trembler.

la plaie

Tiens donc la plaie avec ferveur, ô ma douleur
Tiens donc la plaie avec ferveur, ô ma douleur
Le sang chaud coule lentement sur le drap blanc
La chair s'ouvre, le nerf vif demeure brûlant
La main presse et retient l'effort de la douleur

Tiens donc la plaie avec ferveur, ô ma douleur
Tiens donc la plaie avec ferveur, ô ma douleur
La chambre est nue, l'air pèse et la lampe vacille
Le fer touche la peau, la morsure scintille
La vie insiste encore au bord de la douleur

Tiens donc la plaie avec ferveur, ô ma douleur

Le corps démembré, la fatigue m'envahit

Las, le corps est en pièces, accablé de blessures
Et le pas devient court sur le sol résistant ;
Chaque nerf mis à nu pèse, froid et cinglant,
Où la chair garde trace et mesure l'usure.

Raide est l'os sous la peau, durci par l'endurance,
Près du souffle tari qui bat irrégulier ;
Sur le front la sueur marque l'heure singulière,
Dont la fatigue écrit sa lente dominance.

Entre doigts tremblants glisse un silence pesant,
Mains ouvertes sans force, au repos contraintes ;
En jambes le poids brut rend les marches trop lentes,
Mes yeux voient chaque pas strictement présent.

Blessé mais debout encore au terme éprouvé,
Rien n'est caché du mal qui tient le corps en laisse ;
Et quand tombe la nuit sur la tâche sans cesse,
__rester droit sous le poids : devoir achevé.

V. MER, VOYAGE ET TRAVAIL

La mer forgea

La mer forgea mon pas d'un désir sans rivage,
Errant sans boussole au tumulte des vents ;
Mes rêves s'y nouaient comme un sombre équipage,
Battus par les courants, lourds et persévérants.

La tempête leva sa colère profonde,
Les bois gémissaient sous l'assaut des flots noirs ;
J'ai vu passer la mort, muette et sans gloire,
Dans l'écume amère où se brisait le monde.

Puis vint le calme, lent, fragile et nocturne,
La nuit posa ses mains sur la plaie des eaux ;
Je respirai vivant sous l'astre taciturne.

Alors la plume naquit du fond des vaisseaux :
Je sus que le bonheur, éclair qui se retourne,
N'est vrai qu'à l'instant où il tremble en nos mots.

Misère

Le bonheur, le malheur, le vide et leurs poisons
Ne sont qu'un pain amer offert à la misère ;
La mort, la vie — ô sort — défie-moi sans raison,
Je souffre, et mon errer s'attache à ma poussière.

Ah ! que la vie est sèche, et que j'aspire à l'air !
Je n'accuse personne, et pourtant je me brise.
Ah ! tel que Dieu me fit, je résonne en enfer ;
Verrai-je s'entr'ouvrir la porte de la prise ?

Viendrez-vous me nommer l'insensé, le perdu ?
Dieu ne voit-il ma peine, ô Dieu de ma prière ?
J'implore un secours vif, mon mal est répandu ;
Peut-il m'en arracher, plus droit, hors de la pierre ?

La misère alourdit mon cœur qu'elle dévore.
Puis-je encor appeler Dieu pour mon combat ?
J'ai vu la tigresse enseigner : « Sois forte encore » ;
Moi, fils de l'homme, ô Dieu, perdrai-je donc la foi ?

L'école de la solitude

Que je marche avec tous, mais que je sois plus fort !
Que dire à ceux qui croient encore en mon émoi ?
Que faire après ce seuil qu'on nomme ainsi la mort ?
Tenir bon : un beau jour, serai-je enfin le roi ?

Ah ! que j'aie à l'école et que j'y fonde ma vie !
Ah ! que ce monde aride affûte mon esprit !
Érudit — oui — vivant au rivage du temps.

Là, je serai heureux, là, je vivrai en moi,
Au-delà des clameurs des hommes et leur voix,
Au-delà des soupçons, au-delà de tout poids.

Je serai tout entier dans le calme égal,
Loin du faux, loin du bruit, loin du monde banal ;
Là je serai moi-même, et j'aimerai tout doux.

Planche

Je devins âge obscur aux blancheurs incertaines,
Plongé dans des boulines d'astres lents et profonds ;
Un noir d'azur m'ouvrait sa dérive lointaine,
Portant devant mes yeux l'appel muet des noms.

Ma plume y respirait, libre de ses entraves,
Au pas lent du temps nu — déjà l'aube se lève ;
Je dansais confondu aux lyres de la vague,
Tissant d'un fil sévère la trame de mon rêve.

Je sais : le bonheur fuit comme éclat précaire,
Je sais l'heure est étroite et la clarté blessée ;
Je sais ce clair matin n'est qu'un bref sanctuaire.

J'ai vu choir le soleil, masque ancien figé,
Fixant l'air violet de son horreur symbolique,
Tandis que passait l'ombre aux rochers immobiles.

VI. MORT, DEUIL ET ABSENCE

La mort est mort

Le corps gît au matin, froid, lavé par le jour
Au seuil, la terre attend, muette, ferme, la nuit
Mes pas suivent le rite, exact, réglé, la nuit
Ordre est donné : close l'œil, rendre au jour

Rien ne se lève ici ; le temps tient le jour
Tout est noté, signé ; veilleurs veillent, la nuit
En registre public, noms fixés, la nuit noire
Sans voix, on ferme tout ; le seuil rend le jour clair

Tout est compté, pesé ; la loi tient le jour fixe
Marbre posé, date inscrite, la nuit tard
Ombres s'écartent ; travail clos, la nuit ici
Reste le sol lavé ; l'aube rend le jour pur

Témoin, l'état civil conclut le jour.

Le cris

Moi, fils des voix anciennes et de leurs violences,
Houle intérieure heurtant des récifs clairs,
J'étais pas d'orage et membre de lumière,
Patient dans l'effort nu des forces premières.

Ainsi s'ouvraient des champs profonds et floraux,
Berceaux rompus, fauves à la peau incandescente,
Tendus comme un arc sous des lois rayonnantes,
Où la beauté flottait, grave et sans défaut.

Tout parlait là — jusqu'aux cendres refroidies ;
L'être prenait langage au bord du sans-fond.
Hélas, le gouffre vif se ternit, vira brun,

Comme chair trop contrainte avalée par le rien,
Laissant aux sens meurtris l'amertume humaine.

Larmes de la mort

Souviens-toi du berceau, de mes sommeils légers,
De nos regards tremblants, fragiles et si doux ;
Souviens-toi, ô Maman, des corbeaux messagers,
Souviens-toi de mes yeux, naïfs comme des joues.

Me diras-tu : « L'amour s'est-il donc effacé ? »
Me diras-tu : « Je veille, invisible et tout près » ?
Me diras-tu : « Je suis la lampe à jamais » ?
Me diras-tu : « J'ai gardé ton pain frais » ?

Ô Maman, tu couvrais les soirs de ta beauté,
Large comme un grand champ respirant l'horizon ;
Tes paroles faisaient loi, simple vérité,
Et ta douceur posait l'or sur le couchant profond.

On dit que les morts taisent leurs voix de poussière ;
Moi je te parle encore, enlacé par mes mots.
On dit que la mort est une amère rivière,
Un radeau de silence au milieu des sanglots.

Je pleure sans mes larmes, je pleure avec le cœur,
Je pleure un long chagrin, massif et clandestin ;
Je bout de mes douleurs, je parle à pas mineur,

Voix basse où le destin s'écrit à contre-vent.

Où vais-je si tu n'es plus là, douce Absa ?
Dis-moi si la mort guette aussi les innocents.
Où vais-je, si le ciel combat Satan en bas ?
Dis-moi si la mort n'est que pour les mourants.

Que Dieu me garde vrai sur la corde des mots,
Qu'il bénisse ma lyre au meilleur, au plus dur ;
Qu'il me laisse veiller près de ton doux tombeau,
Dans l'épreuve et la paix, dans l'ombre et la clarté pure.

Est-ce toi que je vois quand l'aube me relève ?
Est-ce toi qui consoles mon cœur ivre d'espoir ?
Est-ce toi qui ravives la braise de mes rêves,
Qui attires mon âme au profond du miroir ?

Je sais : la mort repose aux confins des trombes,
Noire et mystique nuit, passage de colombe ;
Un long sommeil antique, un seuil qui se déplombe,
Où l'on passe en silence et l'on renaît en nombre.

Peux-tu revenir vers nous, dis-le si tu peux ?
Es-tu près de mes pas quand j'élève la voix ?
Réponds : ta voix est-elle un murmure sans feu ?
Défierais-tu la mort si le choix était toi ?

Je me souviens du jardin, de ta main à côté,
De mes fautes d'enfant que ton rire effaçait ;
Je courais, tu veillais, j'étais tout pardonné,
Je jouais sous ton regard qui jamais ne blessait.

Hamidou se souvient de tes matins levés,
De ses pas maladroits, de ses joies enfantines ;
Absa, dis-moi, te souviens-tu, toi, à jamais,
De ton fils qui te cherche au bord des disciplines ?

Si mes vers s'éteignaient, s'ils devenaient poussière,
Si je perdais le gain de cent luttas et plus,
Pour te revoir debout, reconstruite en lumière,
J'échangerais tout cela sans regret ni refus.

Je voudrais que tu sois le soleil qui apaise,
Le vent qui me caresse au détour de mes jours ;
Voudrais-tu être l'ange aux ailes de tendresse,
Qui m'aide en chaque pas, en chaque détour ?

Je sais que ton âme flotte aux rives de l'air ;
La mienne te cherchera toujours, sans détour.
Je te suivrai, pars-tu ? Je suivrai la lumière :
Ton âme cherche-t-elle encore la mienne, à son tour ?

Pardonne-moi, Maman, d'avoir crié vers Dieu,
D'avoir pleuré trop fort l'injustice et le noir ;
J'attendais que tu dises : « Sois fort, sois pieux »,
Pour tenir dans la nuit et relever l'espoir.

Perles, lune et cristal, ciel creusé d'astres bleus,
Aucune voie ne rend la mère à ses enfants ;
J'ai troué le ciel rouge de mes appels fiévreux,
Mur muet de l'absence et du temps dévorant.

Si le sommeil m'approche un peu plus de mourir,
Peut-être me portera-t-il près de ta voix ;
Je m'endormirai là, pour te rejoindre et dire :
« Où es-tu, douce Absa ? » — et sourire à la fois.

Lentement, sur la page au blanc presque infini,
Je te retrouverai après l'instant absent ;
Lentement, je sourirai, l'âme enfin unie,
Et je soupirerai — longtemps, tendrement.

Dans la chambre vidée

Dans la chambre vidée, le sol froid reste nu.
Un drap gît sur la chaise, pli net et sans odeur.
Le jour cru tombe droit, sans geste, et reste nu.
Le mur porte un clou nu, l'air sec, sans odeur.

La table a perdu poids, le bois se tient seul nu.
Le verre est clair, sans trace, et l'eau n'a pas d'odeur.
Un pas s'arrête ici, le seuil demeure nu.
La porte est close enfin, le lieu garde l'odeur.

La lampe éteinte pèse au centre de la nuit.
Les heures vont, exactes, au rythme de l'horloge.
Rien ne cherche à parler, tout demeure réduit.

La pièce tient par ses faits, sans fard et sans éloge.
Le corps s'est retiré, laissant place à l'ennui.
Le calme est là, précis, jusqu'au dernier syncope.

La terre sans manteau

La terre sans manteau montre ses pierres nues.
Le vent coupe la peau, met sel sur la chair crue.
Les membres sont sans voile et jour les atteint.
Le pas sonne sur le sol, net, sans drap ni or.

La table est sans pain, lampe est sans abat.
Le feu rend peu de jour, la nuit reste sûre.
Les mains lavées de tout portent l'odeur du fer.
Le corps tient exact sous l'angle de l'espace.

Nul bijou, nul tissu, la peau garde trace.
Les jours comptés sont notés en chiffres secs durs.
Le lit rend le repos bref, sans rêve long nul.
La faim marque midi, soir, à parts égales.

Ainsi va la maison, ouverte et sans secret.
Dépouillée, elle vit, entière, sous la loi nue.

VII. TENIR LE MONDE

Équilibre

La main trace lentement des signes bien posés.
L'encre sèche aussitôt sur le papier épais.
Le regard suit la ligne et demeure précis.
Le temps reste compté, les gestes sont dosés.

La chaise est immobile et soutient le dos droit.
Le sol froid reçoit l'ombre exacte du visage.
Un livre reste ouvert à la même page sage.
Le silence se tient sans excès ni surcroît.

Le corps sent la fatigue et corrige l'effort.
Le souffle entre et sort par mesure égale.
Le cœur bat sans écart, sa cadence est normale.
La pensée reste claire et maintient son accord.

Ainsi l'être demeure en état de maintien.
Chaque sens accomplit sa fonction première.
Rien ne cherche l'excès ni forme passagère.
Le cerveau garde intact le travail quotidien.

Les yeux lisent les mots selon leur ordre exact.
La phrase est bien comprise et tenue en mémoire.
La marge reste nette au bord du long cahier noir.

La ligne est respectée sans détour ni impact.

La lumière décroît selon l'heure mesurée.
Le rideau reste ouvert à hauteur suffisante.
La nuit vient lentement, régulière et constante.
Le corps s'adapte au calme de la clarté changée.

Les sons deviennent rares dans l'espace alentour.
Un pas lointain s'arrête au seuil de la maison.
La porte reste close et garde sa position.
Le repos s'installe à la fin de ce jour.

La veille est maintenue par un ordre précis.
L'esprit suit son travail sans chute ni détour.
Le geste reste sûr jusqu'au dernier contour.
Ainsi l'être se tient dans un état acquis.

Bateau des hanses

Au port les quais sont pleins de sacs et de balances,
Le vent frappe les voiles et cingle les visages ;
Le bois grince sous le pas des hommes à l'ouvrage,
L'eau bat contre l'étrave et monte aux chevilles ;
La corde, au cabestan, râpe la paume nue,
La nuit tombe sans bruit sur les mâts alignés.

Dans la nuit, les lanternes comptent l'heure au port ;
Un vent secourt les drisses et tend chaque couture ;
Le bois boit le goudron, sombre et lisse au toucher ;
L'eau lave les ponts plats, chasse le sable fin ;
Une corde est nouée, mesurée, puis lovée,
Au ras des quais dormants, l'ombre tient sa nuit.

Ce port voit des registres, des sceaux et des monnaies ;
Le vent règle la marche et décide des départs ;
Le bois reçoit le fer des clous et des ferrures ;
L'eau porte les coques pleines vers l'aval sûr ;
La corde tient le poids, cède, puis se retend,
Quand la nuit cerne tout d'un silence exact.

Par nuit claire, un guetteur marche au bord du port ;
Un vent plus froid descend des passes et des bancs ;

Le bois craque au roulis, sans plainte ni détour ;
L'eau frappe, régulière, au flanc des cargaisons ;
Chaque corde est tendue à l'angle qui convient,
Et l'ordre est respecté jusqu'au cœur de la nuit.

Au port, l'aube est promise aux tables des facteurs ;
Le vent change de quart, précis comme un signal ;
Le bois garde la trace des mains et des outils ;
L'eau laisse sur le pont une ligne de sel ;
La corde est vérifiée, au nœud et à l'usure,
Avant que la nuit cède aux comptes du jour.

Quand le port se retire au sillage du matin,
Le vent ouvre la route aux coques chargées juste ;
Le bois tient droit la proue et soutient le gouvernail ;
L'eau s'étire et reçoit le poids des tonneaux ;
La corde, enfin larguée, glisse hors des taquets,
Et la nuit reste à quai, derrière les navires.

Port, vent, bois, eau, corde et nuit font loi commune ;
Ils règlent chaque geste et bornent le trajet ;
Ainsi part le navire, compté, prêt, et fidèle.

Souvent je marche seul

Souvent je marche seul, la rue reste précise,
Les murs portent des dates, une poussière grise ;
Le pas compte les heures dans un ordre constant,
Le bruit sec des talons s'inscrit, net et présent ;
Un banc garde le froid d'une pierre assise.

La vitrine éclaire une table bien précise,
Un journal plié dort depuis un instant,
La porte se referme, le geste est constant ;
Souvent je marche seul
Le ciel montre un azur sans trace indécise.

La place a ses pavés, leur dessin se précise,
Un arbre tient debout, immobile, constant,
L'ombre coupe le sol selon un angle franc ;
Les cloches donnent l'heure en rythme présent,
Le jour finit sans voix, sans marque indécise.
Souvent je marche seul.

Matel liguère

Matel liguère, au quai l'aube se lève lente,
Le bois du pont craque, sel froid sur la peau nue vive ;
Un fanal rouge éclaire un cahier ouvert,
Des pas comptés résonnent au bord du quai noir.
La corde humide glisse, la main reste ferme.

La marée monte, exact relevé des heures,
Matel liguère
Le vent porte un ordre bref, noté sans détour ;
Le fer heurte le fer, le signal est donné,
Un pavillon descend, la manœuvre est suivie.

La proue coupe l'eau claire, sillage bien tracé,
Le compas tient le nord, la route est mesurée,
Le jour prend sa place, les comptes sont tenus,
La veille est sans repos, la loi reste écrite,
Matel liguère.

La main

La main tient le travail, le pain et la plaie nue.
Elle porte les sacs pleins, les outils, les corps lourds.
Sous l'ongle noirci vit la trace bien connue.
La main tient le travail, le pain et la plaie nue.

La peau garde l'effort, dure et bien tenue.
Le geste est sûr, précis, sans détours lourds.
La main tient le travail, le pain et la plaie nue.
Elle porte les sacs pleins, les outils, les corps lourds.

Ngoné zam zam

Goné zam zam, le voile ouvre et règle ses gestes,
Ses mains closes au vrai, la parole se fait rare ;
La bonté de son regard doucement nous proteste.
Goné zam zam, le voile ouvre et règle ses gestes.

La rougeur sur ses joues est un sceau sans rempart,
Tel un bouton de rose en son matin céleste ;
Goné zam zam, le voile ouvre et règle ses gestes,
Ses mains closes au vrai, la parole se fait rare

La rose

La rose au jardin vit sous l'air du matin.
Son pétale est de chair, ferme, sans défaut.
Le sol est frais ; l'eau claire y trace son chemin.
La rose au jardin vit sous l'air du matin.

Les épines sont là ; la main garde le soin.
Le calice est clos net, précis, sans défaut.
La rose au jardin vit sous l'air du matin.
Son pétale est de chair, ferme, sans défaut.

Le sang bat bien

Le sang bat bien, mesuré, sous la peau, constant.
Des pas lourds vont au jour par l'effort répété.
Souffle tient la nuit, stable, vigilant, constant.
Le sang bat bien, mesuré, sous la peau, constant.

Regard pèse, voit la sueur, persistant tant.
Temps lent use la chair par l'effort répété.
Le sang bat bien, mesuré, sous la peau, constant.
Des pas lourds vont au jour par l'effort répété.

Soleil éclaté

Le soleil éclaté domine encore le ciel,
La chaleur se répand sur la surface de pierre.
Les pas lents des vivants mesurent chaque jour,
Le regard reste fixe au centre de la place.
Rien ne trouble l'espace, ni voix, ni mouvement,
L'air reste immobile, chargé d'un lourd silence.

Le ciel reste ouvert, sans nuage ni voile,
La lumière frappe droit la matière de pierre.
Le temps poursuit son cours mesuré par le jour,
Les corps droits se déplacent au bord de la place.
Les gestes sont précis, contenus, sans excès,
Les souffles se retiennent au seuil du silence.

La pierre garde en elle une chaleur constante,
Le soleil reste haut, sans fuite dans le ciel.
Les heures s'alignent lentes au rythme du jour,
Les traces se dessinent au centre de la place.
Les regards se croisent sans appel ni détour,
Les mots restent absents, cédant au silence.

Le silence demeure au terme du jour,
La place se vide sous le ciel constant.

La pierre refroidit loin du soleil.
Le jour s'achève sans mot ni geste,
Le ciel reste ouvert, vaste et nu,
Le silence s'installe, stable et entier.

VIII. LE TRAVAIL DES JOURS

Le jour frappe le sol

Le jour frappe le sol d'un éclat sans détour,
La poussière s'élève au pas des ouvriers.
Le fer sonne à l'acier dans l'air déjà trop lourd,
La chaux brûle les mains, les murs sont écorchés.
Des cris courts se répondent au rythme du travail,
La pierre est ajustée sous l'œil dur de la règle.

Les bras lèvent le poids mesuré par l'effort,
La sueur coule droite et tombe sur le sable.
Un plan cloué au mur fixe l'ordre et l'accord,
Chaque ligne impose un geste vérifiable.
Le bois attend son tour, empilé sans désordre,
Le temps passe compté par les coups réguliers.

Un camion lentement déverse son gravier,
Les roues marquent le sol de traces bien visibles.
Le soleil monte haut, sans pause ni pitié,
La peau durcit, le souffle devient plus pénible.
Un sifflet bref commande un arrêt nécessaire,
Puis la tâche reprend, précise et surveillée.

Les mains lavées d'eau trouble effacent la poussière,
Le pain se partage assis près des outils.
Les voix parlent bas, les visages sévères

Gardent dans leur repos la trace du souci.
La cloche du midi tranche l'ombre trop courte,
Le corps sait que la pause a des limites claires.

L'après-midi reprend son ordre rigoureux,
Les niveaux sont posés, les angles vérifiés.
Un mur gagne en hauteur, droit, ferme, sérieux,
Chaque brique repose où le calcul l'a liée.
Le ciel reste muet, le vent passe sans aide,
Le chantier tient debout par la seule méthode.

Le soir baisse la lumière autour des échafauds,
Les outils sont rangés selon l'usage exact.
La fatigue s'inscrit sur des dos déjà chauds,
Les pas quittent le lieu, lents, droits et compacts.
Demain viendra poursuivre ce travail ouvert,
La structure demeure, stable, nue et réelle.

Après le déluge

La pluie a déserté le ciel vidé d'éclairs,
Le sol boit lentement les flaques immobiles,
Des toits lourds d'eau figée penchent sous leur misère,
Le vent rase les murs, précis, presque docile,
Un silence s'étend sur les routes lavées,
Et l'air porte l'odeur des pierres ravinées.

Les champs montrent leurs plaies, sillons rompus, ouverts,
Des arbres sans feuillage attendent sans frémir,
La boue tient les pas pris comme un étau sévère,
Un chien cherche son maître au bord d'un long soupir,
Des outils sont couchés, tordus par la violence,
La terre compte encore les heures de souffrance.

Au seuil des maisons nues, des regards se relèvent,
Des mains sèchent au soleil des linges sans couleur,
La voix humaine tente un mot court, puis s'achève,
Le corps pèse davantage au poids de la douleur,
Mais le jour, sans éclat, poursuit sa ligne droite,
Et l'ombre se retire au pied des murs étroits.

Un enfant trace un pas sur le sable tassé,
Le geste est maladroit, pourtant il recommence,

La fatigue du monde est là, sans être passée,
Mais le temps, obstiné, reprend sa cadence,
Le pain se coupe à neuf sur une table humide,
La faim parle bas, mais demeure lucide.

La rivière reprend son cours mesuré,
Les berges, érodées, se fixent peu à peu,
Les bêtes reviennent boire sans être pressées,
Le ciel reste clair, simplement silencieux,
Chaque chose retrouve un contour plus certain,
Le jour pèse moins lourd au creux du lendemain.

Quand tombe enfin le soir sur la terre lavée,
Les corps se sont assis, rompus mais éveillés,
La nuit pose un repos sans promesse ni peur,
Le feu sèche les murs et réchauffe la sueur,
Rien n'efface le fait, ni la trace ni l'heure,
Mais vivre reprend place, exact, à sa mesure.

Le cuby

Sois sage, ô ma douleur, tiens-toi dans le silence,
Le jour tombe au jardin, les murs gardent le froid ;
La lampe éclaire à peine un livre sans espérance,
Le pas lent de la nuit mesure encor le poids
Des heures alignées sur la table immobile,
Où le souffle s'arrête et le temps reste utile.

La pluie frappe le seuil avec un bruit exact,
La pierre reçoit l'eau sans plainte et sans détour ;
Un chien veille au portail, son regard reste intact,
La lune monte droite au bord sombre du jour ;
Le vent range les feuilles au pied du mur ancien,
La cour sent la poussière et le fer du matin.

Dans la chambre étroite, un drap froid se replie,
La chaise garde l'empreinte et l'ombre du corps las ;
Un verre à demi plein tremble sous l'accalmie,
La pendule s'obstine à compter chaque pas ;
Le bois craque et répond au poids de la maison,
La nuit tient son registre et ferme la raison.

Le cœur bat à mesure, sans détour ni détour,
Le sang suit son chemin dans l'ordre de la chair ;
La pensée se retient, se garde court séjour,

Le front reste penché sous un effort sincère ;
La voix, si elle sort, choisit un ton égal,
Le regard reste clair, posé sur le banal.

Sois sage, ô ma douleur, demeure à ta place,
N'élève ni clameur ni geste superflu ;
La route est longue encore et demande une trace,
Le pas sûr évitera l'élan mal résolu ;
La force se construit par l'usage et le temps,
Le calme fait son œuvre au rythme des instants.

Quand l'aube enfin blanchit le bord des toits voisins,
La ville ouvre ses portes au travail mesuré ;
Le pain chaud laisse voir la cendre et le levain,
Un enfant court déjà sur le sol assuré ;
Je marche droit alors, sans masque ni détour,
Sois sage, ô ma douleur, et laisse aller le jour.

Âne de travail patient

Âne de travail patient, au pas toujours égal,
Ton dos porte le bois, la jarre, le fardeau.
Sous le soleil brûlant, tu tiens route sèche.
Tes yeux calmes observent jour qui s'étire.

La pierre use tes sabots sur chemins droits.
Chaque pas suit l'heure du village, lent, sûr.
Sans plainte ni détour, tu poursuis la tâche.
Le soir lave ta peau d'eau claire et froide.

Ta robe est poussière après la marche.
Le harnais serré tient l'effort ordinaire.
Au seuil des champs clos, l'homme compte sur toi, fort.
Hymne sobre au vivant qui partage pain. Ma lyre

Dans l'atelier clos repose un corps de bois
La poussière y consent, docile à chaque corde
Un artisan ajuste et polit sur la table
Le fer entre, précis, et se fixe par clou
La veine bat, tendue, au centre de la main
Dehors l'heure s'éteint, sans plainte, dans la nuit

Sous la lampe immobile, il écoute la nuit
Puis soulève l'objet, éprouve encor le bois
La paume suit le fil, attentive, par la main
Il corrige l'écart, reprend chaque corde
Mesure le niveau au bord de la table
Et frappe droit, sans heurt, l'unique clou

Un son bref se produit, net, sec, contre le clou
Il tombe, sans détour, s'éprouver dans la nuit
L'air vibre un court instant au ras de la table
La caisse reçoit l'effort et garde dans le bois
La tension maintenue au poids de chaque corde
L'oreille en juge ainsi, guidée par la main

La sueur a son trajet au revers de la main
L'heure avance sans bruit et s'enterre en la nuit
Le geste recommence et reprend chaque corde
Le choc est contrôlé, mesuré par le clou
La forme se confirme et s'inscrit dans le bois
L'outil quitte un instant le bord de la table

Le travail se poursuit, réglé sur la table
L'effort reste constant, transmis par la main
La fibre est respectée au cœur même du bois
Le temps ne presse plus, absorbé par la nuit
La pièce tient debout par l'ordre de chaque clou

Le son naît contrôlé, soumis à chaque corde

Quand l'aube entre enfin, il détend chaque corde

Range l'outil usé sur l'angle de la table

Vérifie en silence l'assise de chaque clou

Pose l'instrument droit, relâche enfin la main

Le regard reste long, encore pris par la nuit

La lyre est là, stable, exacte, faite de bois.

gonif

I

Le sol garde l'empreinte épaisse des travaux,
Un mur porte la marque ancienne des outils.
Le métal froid repose au bord droit du carreau,
Sa surface a perdu l'éclat des jours polis.
La pièce sent la chaux, le bois, la sueur sèche,
Un ordre lent s'impose et la matière s'achève.

II

La main prend le gonif, court et solidement fait,
Le manche use la paume à force régulière.
Le geste est contenu, précis, jamais pressé,
Chaque choc est compté dans la tâche ordinaire.
Le bruit frappe le mur, net, sans détour ni jeu,
Le temps suit ce travail attentif et sérieux.

III

Des éclats tombent au pied de l'angle entamé,
La poussière se lève et retombe aussitôt.
L'air devient plus épais, lentement saturé,
La vue reste fixée sur le tracé droit.

Rien ne cherche l'excès ni la forme inutile,
Le but reste concret, strict, clair et difficile.

IV

Le bras sent le poids juste au long de l'effort,
Les muscles se tendent sans plainte inutile.
Le rythme est maintenu, égal, ferme et fort,
La fatigue apparaît, mesurable et tranquille.
Le corps tient sa place dans l'espace borné,
Il avance au travail sans jamais s'écorner.

V

Le jour glisse un peu plus sur le haut de la vitre,
La lumière décroît sans troubler le labeur.
Le sol se couvre lentement d'un grain de plâtre,
Les sons deviennent rares, lourds, presque en douceur.
La tâche va vers son terme exact et prévu,
Rien n'aura dépassé ce qui fut convenu.

VI

Quand l'outil est posé sur le bord de la table,
Le mur tient droit, corrigé, ferme et uni.
Le lieu reste muet, clair, simple et stable,
Le travail est fini, complet et sans déni.
Ainsi reste le gonif, discret, sans éclat,
Présent dans ce qui tient, et juste dans son état.

IX. APPRENDRE ET SE TENIR DROIT

Le jour s'ouvre

I

Le jour s'ouvre précis sur les murs du collège,
La cloche a déjà tu les rumeurs de seuil.
Des pas nets dans la cour dessinent leur manège,
La craie attend la main, le tableau reste seul.
Les bancs gardent l'odeur du bois longuement usé,
L'air tient droit, sans éclat, l'heure calme et posée.

II

Un cahier se déplie au centre de la table,
L'encre suit lentement la rigueur de la ligne.
Le regard se concentre, attentif et stable,
Chaque mot prend sa place et s'aligne, s'aligne.
La phrase va sans heurt, fidèle à son devoir,
Elle avance complète et ne cherche qu'à voir.

III

La fenêtre laisse entrer un ciel sans détour,
Un bleu franc, immobile, au-dessus des toits gris.
La lumière s'arrête au bord lourd des contours,
Elle marque chaque angle et précise les plis.
Rien ne déborde ici de la forme exacte,
Tout demeure à sa loi, net, mesuré, compact.

IV

La voix lit sans détour des pages bien tenues,
Le temps suit chaque mot à cadence égale.
Les règles sont posées, connues et maintenues,
La phrase se construit droite et toujours loyale.
On écoute en silence un savoir rigoureux,
Qui s'impose sans bruit, ferme et laborieux.

V

À l'heure du repos, les corps vont vers l'allée,
Le soleil sur la peau garde un poids mesurable.
La poussière retombe aussitôt balayée,
Le pas reste précis, tranquille et durable.
Le monde tient debout dans ce simple accord,
Entre l'instant présent et l'effort encore.

VI

Quand le soir se referme aux portes de la classe,
Les feuilles sont rangées, les tables sont désertes.
Un ordre clair subsiste et lentement s'efface,
Dans l'espace muet des salles redevenues ouvertes.
Ainsi va cette prose, exacte et sans détour,
Elle écrit ce qui tient, et s'achève au jour.

calme toi ô mon cœur

I

Le pas ralentit net sur le sol bien nivelé,
La respiration reprend son rythme exact.
Le sang suit son trajet sans heurt ni débordé,
La poitrine s'abaisse et se relève intacte.
Les mains cessent enfin leur tension inutile,
Le corps reprend sa place et demeure immobile.

II

Les pensées se rangent sans bruit ni conflit,
Chacune trouve un bord, une limite claire.
L'esprit cesse l'assaut des calculs sans répit,
Il tient dans le présent sa posture entière.
Le regard reste fixe et ne cherche plus loin,
Il accepte le lieu, l'instant, et le point.

III

Le jour poursuit sa course au-dessus des maisons,
Les sons gardent leur poids sans forcer l'écoute.
Un pas, une voix brève, un choc sur le béton,
Tout arrive distinct et suit sa propre route.
Rien ne presse ici plus que ce qui doit venir,
Chaque chose survient selon son devenir.

IV

Le souvenir s'éloigne et perd son autorité,
Le regret ne commande aucun geste nouveau.
L'attente se réduit à sa stricte durée,
Le temps n'est plus tendu vers un excès de mots.
Ce qui fut reste écrit sans réclamer retour,
Ce qui vient n'exige ni peur ni détour.

V

Le cœur sent son battement clair et régulier,
Ni trop vif, ni trop lourd, simplement constant.
La chaleur se maintient dans l'ordre du sang lié,
La fatigue se pose sans être un tourment.
L'effort cesse ici d'imposer sa loi dure,
La force se conserve dans sa juste mesure.

VI

Ainsi, calme-toi, cœur, tiens-toi dans ce repos,
Sans fuite vers l'avant ni chute vers l'arrière.
La paix tient dans ce point, sobre et sans propos,
Où l'homme reste droit face à ce qui l'éclaire.
Ni cri, ni résistance, ni lutte désormais,
Seulement ce qui est, tenu et accepté.

sois fort ô mon enfant

I

Le jour te mettra face à des routes étroites,
Des choix nets à tenir sans détour ni délai.
Le doute viendra tôt mesurer ta droiture,
La fatigue pèsera sur l'effort commencé.
Reste droit dans l'action, précis dans l'intenté,
Avance pas à pas, sans rompre ta conduite.

II

Le temps exige un prix pour chaque résultat,
Rien ne se donne entier sans travail répété.
L'erreur marque le pas mais n'interdit la suite,
Elle montre la ligne à corriger demain.
Reprends sans bruit l'ouvrage au point mal tenu,
Corrige avec méthode et poursuis la tâche.

III

Tu verras des refus fermer des portes nettes,
Des voix poser des limites claires et sans appel.
Ne réponds pas par l'ombre ou par le geste vif,
Tiens la parole juste et le regard stable.
Ce qui s'obtient ainsi garde un poids durable,
Fondé sur la constance et l'effort maintenu.

IV

Les jours longs demanderont une force égale,
Sans éclat inutile ni plainte excessive.
Le corps doit être sobre et l'esprit discipliné,
La volonté tenue contre l'usure lente.
Cherche l'ordre précis dans ce que tu poursuis,
Garde l'objectif clair jusqu'à son terme exact.

V

D'autres iront plus vite et tomberont plus tôt,
Certains prendront des voies sans règle ni mesure.
Ne quitte pas la tienne pour un gain pressé,
La solidité naît d'un rythme régulier.
Ce qui tient dans la durée vaut plus que l'instant,
Et le temps confirme l'effort persistant.

VI

Ainsi, sois fort, mon enfant, sans dureté vaine,
Sans orgueil inutile ni peur dissimulée.
Porte ce qui t'incombe avec calme et rigueur,
Accepte le poids juste attaché à tes choix.
La vie va plus loin pour qui ne cède pas,
Et la persévérance ouvre un passage sûr.

X. CHANTS DE LA LOI ET DE LA MESURE

Issa tisse-toi ô mon roi

I

Sous le ciel mesuré par la course des heures,
Le pas compte la terre et pèse chaque grain,
La main joint l'outil sobre au travail quotidien,
Le jour naît sans détour, sans faste et sans clameurs.
Le bois reçoit l'entaille et garde ses odeurs,
Le fer boit la chaleur, le feu suit son chemin,
La voix tient le serment prononcé dès le matin,
L'ordre reste debout malgré l'usure et les peurs.
La loi se lit en clair au seuil de chaque porte,
Le pain se partage à poids juste et loyal,
Issa, tisse-toi, ô mon roi souverain juste.

II

La pierre est ajustée à l'angle qui résiste,
Le mur monte d'aplomb sous l'œil du compagnon,
Le geste est répété sans hâte et sans pardon,
Le plan reste suivi, le nombre seul insiste.
Le sol garde la trace où le pas se désiste,
La sueur tombe droite au centre du sillon,
Le temps règle l'effort, non l'or ni le renom,

Le soir ferme le seuil quand la tâche persiste.
Le compte est rendu net à la table publique,
Le juge écrit le fait sans masque ni détour,
Issa, tisse-toi, ô mon roi souverain juste.

III

Le champ reçoit la graine au terme exact des pluies,
La houe fend le limon selon l'antique loi,
Le vent passe sans nom, le blé pousse droit,
La saison suit son cours, fidèle aux nuits.
Le troupeau rentre lent par les routes suivies,
Le cri garde sa place au fond de chaque voix,
Le sel reste mesuré dans l'eau et dans le poids,
La table est préparée aux heures convenues.
La faim n'est pas oubliée derrière les remparts,
Le grenier ouvre large au temps du besoin loyal,
Issa, tisse-toi, ô mon roi souverain juste.

IV

Le livre est consulté sans détour ni colère,
Le signe est respecté tel qu'il fut établi,
Le mot tient sa valeur, le sens n'est pas plié,
La phrase va droit, sans détour ni mystère.
Le conseil se réunit à voix claire et sincère,

L'erreur est reconnue, le tort est rétabli,
Le faible est entendu quand il s'est expliqué,
Le fort rend ce qu'il doit devant la règle austère.
La paix se maintient par le compte et la mesure,
La nuit dort sans cris sous le toit communal,
Issa, tisse-toi, ô mon roi souverain juste.

V

Le matin revient plein, sans promesse excessive,
Le pas reprend sa ligne au bord du même seuil,
La ville ouvre ses voies, nettoyées de l'orgueil,
La tâche recommence, précise et décisive.
Le temps n'est pas brisé par la parole hâtive,
Le silence a son poids dans l'effort et le deuil,
La lampe éclaire assez pour lire et pour lueil,
Le jour s'achève net, sans dette abusive.
Le règne tient debout par l'exact et le droit,
Le peuple marche sûr sous un ordre égal,
Issa, tisse-toi, ô mon roi souverain juste.

Prince, garde le fil sans le rompre au passage,
Maintiens chaque mesure au centre de la loi,
Fais rendre à chaque acte un compte clair et droit,
Tiens l'œuvre sans excès, sans crainte et sans outrage,
Issa, tisse-toi, ô mon roi souverain juste.

Pène tient ton esprit ô Ahmad

I

Sous l'aube, le sol froid reçoit l'ombre des pas,
La pierre garde trace et mesure la route ;
Le vent pèse le jour, le front dur se redoute,
La cloche du temps bat, sans hâte et sans fracas.
Le livre est ouvert, net, posé sur la table,
L'encre sèche a figé des lignes sans détour ;
Le regard les parcourt, exact comme le jour,
La lampe éclaire un banc, le bois lisse est stable.
La nuit ferme les yeux, la veille reste droite,
Le cœur tient son devoir, la main ne se dérobe,
Pène tient ton esprit ô Ahmad.

II

Le pain rompu nourrit la force du travail,
La cour voit des enfants compter leurs pas égaux ;
Le sable est sous le pied, le poids est sans défaut,
La porte est bien fermée, le seuil tient son détail.
Le ciel est clair et nu, la chaleur est réelle,
La jarre garde l'eau, fraîche au fond du matin ;
Le geste est régulier, précis comme un chemin,
La voix garde son ton, sans fuite ni querelle.
La page attend le mot, la règle est observée,
Le temps suit son niveau, la ligne est bien d'aplomb,

Pène tient ton esprit ô Ahmad.

III

Le champ reçoit la pluie, la terre boit sans bruit,
La graine est sous la couche, à sa place et son heure ;
Le pas du bœuf s'accorde à l'effort qui demeure,
Le sillon se prolonge et la fatigue fuit.
La ville ouvre ses rues, droites sous la lumière,
Le marché tient ses poids, la balance est loyale ;
La somme est annoncée, la mesure est égale,
La parole est tenue, la main ferme et sincère.
Le soir pose son ordre, les comptes sont clos,
Le sommeil vient sans peur, l'esprit garde sa loi,
Pène tient ton esprit ô Ahmad.

IV

La salle est silencieuse, un banc suit l'autre banc,
Le maître lit les noms, la liste est bien complète ;
La craie marque le trait, la phrase est bien nette,
Le regard se concentre et le geste est franc.
Le livre est sans fard, la marge est régulière,
La phrase va droit, sans détour ni éclat ;
Le sens est posé là, stable et clair ici-bas,
La voix ne force rien, la pensée persévère.
Le jour finit son cours, la cloche a son moment,
La paix vient du devoir accompli sans détour,

Pène tient ton esprit ô Ahmad.

V

La nuit garde ses lois, l'étoile est à sa place,
Le toit protège bien, le foyer tient au chaud ;
Le pas compte les heures, le souffle est égal,
La fatigue se range et la veille s'efface.
Le matin reviendra, exact à son horaire,
Le corps se lève droit, la tête est attentive ;
La tâche est devant toi, précise et positive,
La main reprend l'outil, le regard reste clair.
Le monde est ce qu'il est, ferme sous le regard,
La voie se tient ainsi, sans détour ni excès,
Pène tient ton esprit ô Ahmad.

Prince du juste effort, garde la ligne droite,
Tiens le poids des instants, mesure chaque pas ;
Que l'ordre te conduise et tienne ton combat,
La paix suit ce chemin, solide et sans débat,
Pène tient ton esprit ô Ahmad.

Diabel tiens la chasteté

I

La nuit ferme les portes de la cité,
Les pas comptés résonnent sur la pierre,
Le fer des lois maintient l'ordre sévère,
Le feu s'éteint, le sang est apaisé.
La table est nue, le pain reste pesé,
L'eau claire attend dans la coupe de terre,
Le corps se tient, la règle est nécessaire,
Le geste est sobre et le temps est posé.
Les cloches vont régler l'heure du choix,
Le juge écrit d'une main sans émoi :
Tiens ferme la chasteté, ô mon sage.

II

À l'aube grise, l'atelier s'ouvre droit,
La chaux blanchit les murs, le sol se lave,
Le bruit du jour reprend sa marche grave,
Le ciel sans fard surveille chaque pas.
Le souffle compte et l'effort tient sa loi,
La peau se couvre, la parole est brave,
La faim se tait, la paix n'est point esclave,
Le regard clair refuse tout émoi.
Le registre pèse au fond de la main,

Le cœur se garde et choisit son chemin :
Tiens ferme la chasteté, ô mon sage.

III

À midi franc, la place offre sa vue,
Les corps rangés traversent sans détour,
La voix se mesure et respecte le jour,
Le vin demeure en jarre retenue.
Le pas régule une force contenue,
La loi s'énonce au centre du parcours,
Le temps s'accorde au travail de retour,
La sueur sèche et la bouche est tenue.
Le fer s'apaise au terme de l'effort,
Le geste net protège encor plus fort :
Tiens ferme la chasteté, ô mon sage.

IV

Au soir exact, la lampe est allumée,
La table écrit la fin des comptes clairs,
Le lit demeure ordonné, couvert, pair,
La porte est close et la voix est calmée.
La main se pose et demeure armée,
Le souffle lent fait reculer l'éclair,
Le sang se fixe à l'équilibre austère,
La nuit revient sans fièvre ni fumée.
Le seuil retient le pas qui voudrait choir,

La règle veille au bord de tout pouvoir :
Tiens ferme la chasteté, ô mon sage.

V

Quand l'an s'achève et pèse la cité,
Les morts reposent sous la terre franche,
Les noms gravés gardent une ligne blanche,
Le temps inscrit la juste gravité.
La chair se tait, la loi reste plantée,
Le choix s'achève et la paix se déclenche,
Le cœur se tient, la mesure s'enclenche,
Le jour s'ordonne à la sobriété.
Ainsi se fonde un ordre sans outrage,
Ainsi se tient le pas droit et le gage :
Tiens ferme la chasteté, ô mon sage.

Prince attentif au poids de la raison,
Reçois ce chant réglé par la mesure,
Garde la loi, protège la clôture,
Que l'ordre humain demeure en sa maison :
Tiens ferme la chasteté, ô mon sage.

Tiens l'infailible

I

Ton demeure pèse sur la pierre et le bois,
La ville ouvre ses portes au pas sûr des passants ;
Les registres sont prêts, l'encre attend les instants,
La loi tient droit le cours qu'ordonnèrent les rois.
Le pain rompt sans détour la faim des humbles voix,
Le feu chauffe la nuit, le sel garde les champs ;
Le geste est mesuré, l'accord suit ses présents,
Le temps rend à chacun l'exact poids de ses choix.
La route est droite et nue au regard qui s'y pose,
La main garde la paix, l'œil vérifie la chose,
Tiens l'infailible, ô mon ami Omar.

II

Le vent porte les sons sans détour ni détour,
Les cloches donnent l'heure au quartier vigilant ;
Le seuil reste gardé par un ordre constant,
Le juge lit le texte et tranche sans retour.
Le corps tient son devoir du matin jusqu'au jour,
La voix garde le ton que réclame l'instant ;
Le blé pèse au marché, le compte est transparent,
Le soir ferme les livres au terme de son cours.
La table est nette et juste au partage du pain,

La parole est tenue, la promesse à demain,
Tiens l'infailible, ô mon ami Omar.

III

Le ciel montre ses lois par l'astre régulier,
La pluie suit la saison, la terre prend la graine ;
La charrue trace droit, la semence est certaine,
Le fruit vient à son terme au rythme familial.
Le port ouvre ses quais aux charges du métier,
La voile est bien serrée, la coque reste saine ;
Le poids est consigné, la mesure est humaine,
Le compte se referme au soir particulier.
Le pas suit le chemin sans ruse ni détour,
La veille est sans excès, le repos suit le jour,
Tiens l'infailible, ô mon ami Omar.

IV

La plume va sans heurt sur la page fidèle,
La phrase est ajustée au sens qu'elle contient ;
Le style garde l'ordre et l'accent s'y maintient,
Le terme est choisi net, la cadence est égale.
La règle est observée, la faute est rappelée,
Le maître explique clair ce que l'élève tient ;
Le livre est refermé quand l'esprit le retient,
La classe quitte en paix la leçon magistrale.
La cité vit d'efforts comptés avec raison,

Le droit fonde la paix, la paix garde la maison,
Tiens l'infailible, ô mon ami Omar.

V

La nuit pose le calme au seuil des demeures,
La lampe veille encore au bureau attentif ;
Le chiffre est contrôlé, l'archive est sans fautif,
Le sceau ferme l'accord au terme des heures.
Le garde fait son tour, le pont garde ses mœurs,
Le port est sous contrôle, le phare est actif ;
Le jour sera rendu par un ordre effectif,
Le repos est permis quand tout suit ses mesures.
La vie tient son chemin par des actes constants,
L'honneur naît du devoir accompli à temps,
Tiens l'infailible, ô mon ami Omar.

Prince, reçois ces vers de règle et de clarté,
Ils disent le travail, la loi, la vigilance ;
Qu'ils servent de rappel à la juste constance,
Et gardent l'édifice en pleine sûreté.
Tiens l'infailible, ô mon ami Omar.

La nuit ferme les portes

I

La nuit ferme les portes aux cris des carrefours,
Le pavé garde encor la chaleur de midi ;
Un chien passe, son pas mesure les détours,
La lune est sans détour, blanche, stable, sans pli ;
Les toits boivent le froid tombé sur la cité,
L'heure pose sa main sur l'ombre des années.

II

Un veilleur lit le ciel, chiffres nets, sans prière,
Le vent racle le fer des enseignes dormantes ;
Les chambres ont rangé les voix et la lumière,
Un train lointain s'étire en syllabes brûlantes ;
La ville tient debout, colonne après colonne,
Le temps s'use à compter ce qui reste et résonne.

III

Des feuilles sous les bancs craquent à pas égaux,
Le fleuve, à ras du quai, maintient sa ligne sombre ;
La pierre sue le sel des anciens mots légaux,
Un lampadaire écrit un cercle net dans l'ombre ;
Des mains ferment des livres, le cuir cède sans bruit,
L'encre sèche à l'air froid, la page suit la nuit.

IV

Au seuil d'un atelier, l'huile a figé sa flaque,
Le bois garde un parfum de sciure et de clous ;
Le marteau s'est tu, droit, sur la table opaque,
La fenêtre a plié sous des doigts de courroux ;
Le ciel montre ses clous d'étoiles bien rangées,
Le pas humain reprend des lignes partagées.

V

Un corps sent son poids juste au bord de la chaise,
La peau compte les nerfs, le sang bat sans détour ;
La faim sait son chemin, la soif garde sa braise,
Le souffle règle court la durée de l'amour ;
Les murs portent la trace exacte des épaules,
Le silence a des lois que la nuit seule épaulé.

VI

À l'est, un fil plus clair découpe enfin le noir,
Les rues ouvrent leurs yeux, pavés lavés de givre ;
Les clefs trouvent leur trou, la serrure sait croire,
Le pain rompt son repos, la mie apprend à vivre ;
Le jour prend place entière, précis, sans détour,
Yuit ferme doucement la porte autour du jour.

La lampe eclaire

I

La lampe eclaire encore un cercle sur le mur,
Le sol garde la trace exacte de mes pas,
La chaise a son appui stable et regulier,
L'air reste immobile au bord de mes narines,
Le bruit lointain des rues décroît par degres,
Mes paupieres se ferment d'un mouvement lent.

II

Les yeux suivent un point puis cessent d'y tenir,
Les muscles se relachent autour de l'orbite,
Le front perd sa tension posée depuis l'aube,
La nuque pèse juste au centre des epaules,
Le temps se compte en coups égaux de la montre,
Le corps réclame un terme simple à la veille.

III

La table a refroidi sous mes deux avant-bras,
Le verre reste plein à moitié sur le bois,
La page ouverte attend sans ligne ajoutée,
L'encre n'adhère plus au rythme de la main,
Le regard baisse encore de quelques degres,
La clarté devient terne au fond de la rétine.

IV

Les sons passent plus bas, sans heurt, sans détour,
La porte est bien fermée, le verrou posé droit,
Le lit reçoit le poids dans sa mesure exacte,
Le drap couvre la peau sans pli inutile,
La respiration prend un ordre constant,
Le battement du sang demeure régulier.

V

Les pensées se réduisent à des faits précis,
Un nom, puis un autre, et plus rien entre eux,
La mémoire suspend ses gestes ordinaires,
L'effort de maintenir la veille devient vain,
Les cils tombent ensemble au bord de la lumière,
La vue cesse enfin tout acte volontaire.

VI

Le noir n'est qu'absence mesurable de jour,
Les yeux restent clos selon un fait stable,
Le corps gît sans tension, parfaitement posé,
La nuit progresse selon l'ordre du repos,
Aucun appel ne trouble l'état présent,
Mes paupières sont lourdes, et le somme s'installe.

La place est vaste

I

La place est vaste et nue au centre de midi,
Le soleil frappe droit les pierres sans détour ;
Des pas passent, comptés, sur l'axe du pavé,
Un cri bref se détache et retombe aussitôt ;
Les façades gardent l'ordre ancien des lignes,
Le jour pèse égal sur chaque chose visible.

II

Une main tient le fer encore tiède d'usage,
La sueur suit son cours précis le long du bras ;
Le souffle entre et ressort à cadence réglée,
Les yeux fixent un point sans chercher à l'orner ;
Le temps marche ici nu, sans marge ni promesse,
Chaque seconde tombe avec son propre poids.

III

Un banc porte la marque exacte de la pluie,
Le bois s'est assombri sous des couches d'années ;
Des feuilles sont à terre, sèches, en nombre pair,
Le vent les pousse court, puis cesse net d'agir ;
Un homme reste debout, genoux bien alignés,

Son ombre suit la forme stricte de son corps.

IV

Le mur reçoit l'impact d'un outil mal posé,
La chaux cède par blocs sous la frappe répétée ;
Des éclats roulent secs jusqu'au bord du trottoir,
Le bruit cesse soudain, l'air reprend son état ;
Les bras retombent droits le long du buste nu,
La tâche a son arrêt clair, sans commentaire.

V

Une voix lit des mots inscrits sur une feuille,
L'encre noire tient ferme au grain du papier ;
Les phrases vont au bout de ce qu'elles énoncent,
La gorge reste claire après le dernier son ;
Des regards se lèvent, droits, sans signe ajouté,
L'écoute prend sa place entière dans l'espace.

VI

Le soir descend selon un ordre reconnu,
La lumière décroît sur des angles précis ;
Les rues se vident lentement de leurs passages,
Les portes sont fermées par des gestes exacts ;
Le jour quitte les lieux sans trace inutile,
Vutuis demeure écrit dans l'état des choses.

joue tes prunelles

I

Le regard se déploie dans l'angle de la rue,
Les paupières se lèvent à hauteur du réel ;
La lumière atteint l'œil sans détour ni délai,
La couleur prend sa place au fond de la rétine,
Les cils battent un temps bref et bien mesuré,
La vue tient son emploi dans l'ordre du présent.

II

Un visage apparaît dans la distance nue,
Les traits sont nets, posés sans marge incertaine ;
La bouche reste close, les dents sous la lèvre,
La peau montre le grain précis de son état,
Les yeux vont droit au point qu'ils ont choisi,
Rien ne sort du cadre offert par la scène.

III

Le jour trace ses lois sur la surface claire,
Les formes se distinguent par contours exacts ;
Un mouvement s'inscrit, puis s'achève aussitôt,
La tête suit l'axe court d'un geste contenu,
Le regard ne s'échappe à aucun autre lieu,
Il reste à sa fonction simple et volontaire.

IV

Des lettres sont lues dans leur ordre commun,
Le sens arrive au terme écrit sur la page ;
L'œil marque une pause au bord d'un paragraphe,
Puis reprend son travail ligne après ligne ;
La clarté demeure égale sur le papier,
La lecture accomplit son parcours entier.

V

Un autre être soutient l'échange des regards,
Les yeux se croisent nets, sans signe ajouté ;
La durée tient debout quelques secondes pleines,
Les muscles du visage gardent leur repos,
Aucun mot ne s'impose à l'instant précis,
La vue suffit au fait d'être reconnue.

VI

Le soir réduit l'espace offert à la vue,
Les ombres augmentent selon des lois stables ;
Les yeux baissent enfin leur seuil d'attention,
Les paupières concluent le geste commencé,
Le regard cesse net toute action active,
Joue tes prunelles, puis repose-les closes.

La pierre est posée

Apollon Apollon !

I

La pierre est posée droite sur la fondation,
Le marteau frappe net le métal de l'échelle ;
La poussière tombe en nuages sur le sol,
Les mains prennent appui sur le bois sec et dur,
Chaque geste suit la règle, mesure précise,
Les yeux scrutent la ligne que le plan indique.

II

Le toit monte selon l'angle calculé,
Les poutres s'assemblent avec clous et boulons ;
Le vent n'interrompt pas l'ordre des travailleurs,
La sueur glisse le long des fronts tendus ;
Le soleil frappe encore à travers les étages,
La chaleur reste constante et sans détour.

III

Un échafaudage tient le poids des corps humains,
Les cordages sont tirés, vérifiés, fixés ;
La cadence s'établit selon l'heure du jour,
Le silence domine entre les coups mesurés ;
Les yeux suivent les points où doit aller le geste,

Chaque pas se calcule avant d'être posé.

IV

Les pierres sont nivelées, alignées, ajustées,
La truelle dépose le mortier avec soin ;
Le mur s'élève droit, précis, sans failles,
Les mains sentent le froid du béton qui sèche ;
Les muscles s'exercent à l'effort prolongé,
Le travail se poursuit sans bruit inutile.

V

Les hommes gardent leur rythme sur la structure,
Le toit atteint sa forme selon les plans exacts ;
Le jour décline, les ombres s'allongent nettes,
Les outils sont rangés, la tâche bien finie ;
Les corps restent debout malgré la fatigue,
Les gestes terminés marquent le terme de l'heure.

VI

La nuit couvre le chantier et ses alignements,
Les pierres tiennent leur place sous le ciel calme ;
Le plan a été suivi dans chaque action,
La construction se dresse intacte et stable ;
Les hommes qui bâtissent les ailleurs ont fini,
Sûrement Apollon, Apollon ! leur regard veille.

Récite ô toi au nom du livre sain

I

Lève la main et ouvre le feuillet ordonné,
Les lettres sont nettes, chaque mot est complet ;
Le souffle s'arrête avant de prononcer,
Les yeux suivent la ligne avec attention ;
La page garde l'encre, ferme, immobile,
La voix se prépare à dire ce qui est écrit.

II

Chaque signe est tracé selon sa mesure,
Le point, le trait, la boucle se tiennent droits ;
Le silence précède le son qui s'élève,
Le cœur suit le rythme d'un acte volontaire ;
Aucun mot n'est ajouté, aucun n'est retiré,
La lecture avance selon la forme exacte.

III

La bouche s'ouvre, la langue suit la ligne,
Le son sort clair, tenu, sans altération ;
Le corps entier s'aligne pour soutenir le souffle,
Les oreilles recueillent chaque vibration ;
Les yeux restent sur la lettre et la phrase,
Le sens prend sa place sans détour ni pli.

IV

Les gestes sont simples, le corps reste droit,
Le dos soutient la tête, la tête le regard ;
Le souffle se mesure, la voix conserve son ton,
La langue touche le mot, le mot devient son ;
L'air suit le trajet exact demandé par l'art,
La clarté se maintient dans l'énonciation.

V

Les syllabes se succèdent selon la règle,
Chaque son a sa durée, son commencement ;
La pensée s'aligne au rythme de la voix,
La mémoire retient la place de chaque mot ;
La ligne entière se parcourt avec patience,
La lecture s'accomplit sans fracture ni écart.

VI

La page refermée garde le signe posé,
Le corps reprend sa place dans la maison calme ;
Le livre reste ouvert dans l'ordre respecté,
La voix s'apaise après l'effort précis ;
Récite ô toi au nom du Livre Sain,
Le geste accompli tient la loi de l'exact.

Ce qui tient

Ce qui tient n'est pas un recueil de poésie qui cherche à séduire.
C'est un livre qui se tient.

À travers une langue volontairement sobre, précise, presque austère, Hamidou Diallo explore ce qui demeure lorsque tout vacille : le corps soumis à l'effort, la douleur qui ne s'efface pas, la loi intérieure, le travail quotidien, la foi, le deuil, la rigueur du geste juste. Ici, la poésie ne se déploie pas dans l'excès ni l'ornement, mais dans la mesure, la répétition, l'exactitude — comme si chaque vers devait répondre à une nécessité morale autant qu'esthétique.

De la louange au silence, de la fatigue à la persévérance, de la perte à la tenue droite de l'âme, ces poèmes avancent à pas comptés. Ils refusent le cri facile, l'émotion complaisante, l'épanchement inutile. Ils cherchent au contraire une parole qui soutient, qui maintient, qui tient bon face au réel.

Ce qui tient est le livre d'une jeunesse grave, déjà confrontée au deuil, au travail, à l'ordre du monde et à ses lois. Un livre qui interroge sans détour ce que signifie durer, rester debout, accepter le poids des jours sans renoncer à la dignité.

Ce recueil s'adresse à ceux qui lisent lentement.

À ceux qui savent que la poésie n'est
pas un refuge, mais un lieu de tenue.

ISBN : 978-2-X



9 782XXX XXXX03

15,90 €